

SUJET 3 : LA MALADIE DE LA LECTURE

I SYNTHÈSE

Quatre textes vous sont proposés ci-dessous.

1. Pierre PÉJU, *La maladie de la lecture*, Villa Gillet, cahier n° 1, novembre 1999.
2. Christian BOBIN, Texte liminaire à *Une petite robe de fête*, Gallimard, 1991.
3. Louis CALAFERTE, *Septentrion*, pages 17-18 et 19, Gallimard, 1980.
4. Luis SEPULVEDA, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Métailié, 1992.

Ils font état de différentes approches de la lecture. L'analyse que vous ferez de ces textes montrera ce qu'elles ont en commun et ce en quoi elles sont singulières.

TEXTE 1

La maladie de la lecture

Chaque fois que je m'efforce de comprendre la liaison maladivement amoureuse que j'entretiens avec les livres, moins pour l'atténuer ou la dominer que pour tenter de deviner, en sachant d'où elle vient, jusqu'où elle peut encore me conduire, deux signes, toujours les mêmes, glissent prestement à ma rencontre, deux mots déploient leurs syllabes : claires, légères et latines pour l'un, plus sèches, secrètes et grecques pour l'autre, comme si leurs sonorités pouvaient à elles seules condenser mon expérience première de la lecture.

Ces deux mots sont « la librairie et « la bibliothèque », noms communs qui prirent très tôt pour moi des tonalités éclatantes de noms propres (...). Le premier désignait le lieu de travail de mon père, et le second, la pièce la plus fascinante de notre appartement.

En ce qui concerne les livres, nombreux sont ceux qui ont les mêmes symptômes que moi, mais leur mal a souvent une tout autre origine : pour eux, ce fut la distance à laquelle, dans l'enfance, se tenaient les livres, ou bien un interdit qu'ils durent transgresser pour les approcher, ou bien une difficulté terrible et stimulante, ou bien il y eut un éclat lumineux, jailli d'un texte trouvé par hasard qui fit d'eux désormais, ces anges de bibliothèques, ces rôdeurs de librairies, ces chasseurs d'un gibier de papier qui peuvent feuilleter des livres pendant des heures avant de se jeter brusquement sur l'un d'eux puis de le dévorer sans attendre, n'importe où, dans les positions les plus incommodes, debout dans l'autobus, ou assis sur un banc public au milieu du fracas, attendant de cette dévoration quelque chose qu'ils ne sauraient nommer, cherchant dans des entrailles de phrases la vraie question, celle qui correspondrait exactement à l'une des centaines de réponses qu'ils portent dans leur propre ventre.

(...) Salle du parfait silence, à l'odeur de cire, de papier, de colle, de moisissures : j'y eus mes premiers émois concernant les livres, mais aussi bien les choses et le corps... Sentiment que tout était écrit, décrit, expliqué, mais surtout « révélé », pour peu qu'on sût trouver le bon chemin des mots. Sentiment de pouvoir, au hasard, ouvrir l'une des millions de portes du monde.

Dès que je me trouvais seul dans l'appartement ou qu'on ne faisait pas attention à moi, je pénétrais dans le sanctuaire, refermais la porte derrière moi et commençais mon exploration, il s'agissait d'une quête ignorant le nom et la nature de son objet, mais fiévreuse, frissonnante. (...)

Régulièrement, mon index venait se poser à l'angle supérieur d'un livre blotti entre ses congénères. Alors je le renversais, le tirais à moi, comme on fait sortir du rang l'élu ou le condamné aléatoirement désigné. Je savais que les titres ne sont que des petites portes, étroites et basses. Je savais qu'il faut pénétrer dans un livre comme dans une demeure inconnue, d'abord très sombre et surprenante.

Je savais qu'il faut avancer, toujours avancer, de phrase en phrase, de pièce en pièce, pousser par instants, la porte d'un chapitre, monter des marches de mots, pour que, doucement, progressivement, la lumière se fasse, pour commencer à entendre un murmure, puis des voix, pour commencer à distinguer des visages et des corps, pour passer de mieux en mieux inaperçu au milieu des personnages qui vivaient là depuis longtemps, depuis toujours et qu'il importait de ne pas déranger.

Pierre PÉJU, *La maladie de la lecture*, Villa Gillet, cahier n° 1, novembre 1999.

TEXTE 2

Au début, on ne lit pas. Au lever de la vie, à l'aurore des yeux. On avale la vie par la bouche, par les mains, mais on ne tache pas encore ses yeux avec de l'encre. Aux principes de la vie, aux sources premières, aux ruisselets de l'enfance, on ne lit pas, on n'a pas l'idée de lire, de claquer derrière soi la page d'un livre, la porte d'une phrase. Non, c'est plus simple au début. Plus fou peut-être. On n'est séparé de rien, par rien. On est dans un continent sans vraies limites – et ce continent c'est vous, soi-même. Au début, il y a les terres immenses du jeu, les grandes prairies de l'invention, les fleuves des premiers pas, et partout à l'entour, l'océan de la mère, les vagues battantes de la voix maternelle. Pas de livre là-dedans. Pas de place pour une lecture, pour le deuil émerveillé de lire. D'ailleurs les enfants ne supportent pas de voir la mère en train de lire. Ils lui arrachent le livre des mains, réclament une présence entière, et non pas cette présence incertaine, corrompue par le songe. La lecture entre bien plus tard dans l'enfance. Il faut d'abord apprendre, et c'est comme une souffrance, les premiers temps de l'exil. On apprend sa solitude lettre après lettre. (...) Les parents sont contents de vous voir lire. (...) C'est un mystère, la lecture. Comment on y parvient, on ne sait pas. Les méthodes sont ce qu'elles sont, sans importance. Un jour, on reconnaît le mot sur la page, on le dit à voix haute, et c'est un bout de dieu qui s'en va, une première fracture du paradis. On continue avec le mot suivant, et l'univers qui faisait un tout ne fait plus rien que des phrases, des terres perdues dans le blanc de la page. On va à l'école, on fait son métier d'enfant. (...) Après cette première fin du monde, une autre chose commence. Pour beaucoup, l'ennui. Avec la lecture, tu achètes quelque chose qui n'a pas de valeur – seulement un prix : une place sur le banc de la classe, un rôle dans les bureaux ou les usines. Alors, tu laisses tomber. Tu lis juste ce qu'il faut, par obligation. Plus de joie là-dedans, pas non plus de plaisir : rien que de l'obéissance. Ce qu'il faut d'obéissance pour aller jusqu'à la fin des études, aux portes du désert. Après, tu ne lis rien, même pas le journal, tu fais partie de ces gens qui n'ont pas un seul livre dans leur maison – ces gens-là, un vrai mystère pour les écrivains, ces vies sous les sables, ces vies où rien ne peut entrer, ni le diable, ni les livres. Parfois, un dictionnaire, une encyclopédie vendue par un représentant plus malin que les autres, mais on ne les lira pas, c'est pour les enfants, pour le futur, pour les mauvais jours, c'est comme un meuble, un meuble un peu étrange, pas en chêne ni en pin, un petit meuble de vingt volumes

papier, payé par traites, on n'y touchera pas. Parfois aussi il se passe quelque chose, pour quelques-uns, moins nombreux, bien moins nombreux. Ceux-là sont les lecteurs. Ils commencent leur carrière à l'âge où les autres abandonnent la leur : vers huit, neuf ans. Ils se lancent dans la lecture et bientôt n'en finissent plus, découvrent avec joie que c'est sans fin. Avec joie et frayer. Ils s'en tiennent au début, à la première expérience. Elle est indépassable. Ils liront jusqu'au soir de leur vie en s'en tenant toujours là, au bord de la première découverte, celle de la solitude, solitude des langues, solitude des âmes. Avec ravissement, ils quittent le monde pour aller vers cette solitude. Et plus ils avancent, et plus elle se creuse. Et plus ils lisent, et moins ils savent. Ces gens-là sont ceux qui font vivre les écrivains, les libraires, les éditeurs, les imprimeurs. Les grands livres, les mauvais livres, les journaux, tout est bon à qui aime lire, tout est nourriture à l'affamé. D'un côté ceux qui ne lisent jamais. De l'autre, ceux qui ne font plus que lire. Il y a bien des frontières entre les gens. L'argent, par exemple. Cette frontière-là, entre les lecteurs et les autres, est plus fermée encore que celle de l'argent. Celui qui est sans argent manque de tout. Celui qui est sans lecture manque du manque.

Christian BOBIN, Texte liminaire à *Une petite robe de fête*, Gallimard, 1991.

TEXTE 3

Comment expliquer aujourd'hui cette rage de lecture qui me tenait continuellement sous pression, cette faim de découverte, cette fébrilité vis-à-vis de tout ce qui était imprimé ? Le choc que j'imaginai devoir se produire un jour, que je souhaitais ardemment, n'avait jamais lieu. Ce qui ne m'empêchait pas de renouveler l'expérience aussi souvent qu'elle se présentait. (...)

Dès que j'avais un livre, mon premier soin était de m'enfermer avec dans ma chambre d'hôtel comme pour une séance d'initiation, et je ne décrochais pas avant d'en avoir terminé, qu'il eût deux cents ou mille pages. Lire les paroles qu'un homme, dont on ne connaît généralement ni le visage ni la vie, a écrites tout spécialement à votre intention sans oser espérer que vous les liriez un jour, vous qui êtes si loin, si loin sur d'autres continents, d'une autre langue. Peut-être habite-t-il actuellement une grande maison au bord du Tibre ou un quarante-septième étage dans New York illuminé, peut-être est-il en train de pêcher l'écrevisse, de piler la glace pour le whisky, de caresser sa femme sur le divan, de jouer avec ses enfants ou de se réveiller d'une sieste en songeant à tout ce qu'il voulait mettre de vérité dans ses livres, sincèrement persuadé de n'avoir pas réussi bien que tout y soit quand même, presque malgré lui. Il a écrit pour vous. Pour vous tous. Parce qu'il est venu au monde avec ce besoin de vider son sac qui le reprend périodiquement. Parce qu'il a vécu ce que nous vivons tous, qu'il a fait dans ses langues et bu au sein, il y a de cela trente ou cinquante ans, a épousé et trompé sa femme, a eu son compte d'emmerdements, a peiné et rigolé de bons coups dans sa vie, parce qu'il a eu faim de corps jeunes et de plats savoureux, et aussi de Dieu, de temps à autre et qu'il n'a pas su concilier le tout de manière à être en règle avec lui-même. Il s'est mis à sa machine à écrire un jour qu'il était malheureux comme les pierres à cause d'un incident ridicule ou d'une véritable tragédie qu'il ne révéla jamais sous son aspect authentique parce que cela lui est impossible. Mais il ne tient qu'à vous de reconstituer le drame à la lumière de votre propre expérience et tant pis si vous vous trompez du tout au tout sur cet homme qui n'est peut-être en fin de compte qu'un joyeux luron mythomane ou un salaud de la pire espèce (...) Et si par hasard vous avez la prétention de devenir écrivain à votre tour, ce que je ne vous souhaite pas, lisez attentivement et sans relâche. Le Littré, les articles de dernière heure, les insertions nécrologiques, le bulletin des menstrues de Queen Lisbeth, lisez, lisez tout ce qui passe à votre portée.

À moins que, comme ce fut souvent mon cas, vous n'ayez même pas de quoi vous acheter le journal du matin. Alors descendez dans le métro, asseyez-vous au chaud sur le banc poisseux – et lisez ! Lisez les avis, les affiches, lisez les pancartes émaillées ou les papiers froissés dans la corbeille, lisez par-dessus l'épaule du voisin, mais lisez !

Louis CALAFERTE, *Septentrion*, pages 17-18 et 19, Gallimard, 1980.

TEXTE 4

– (...) Je t'ai apporté deux livres.

Les yeux du vieux s'allumèrent.

– D'amour ?

Le dentiste fit signe que oui.

Antonio José Bolivar Proano lisait des romans d'amour et le dentiste le ravitaillait en livres à chacun de ses passages.

– Ils sont tristes ? demandait le vieux.

– À pleurer, certifiait le dentiste.

– Avec des gens qui s'aiment pour de bon ?

– Comme personne ne s'est jamais aimé.

– Et qui souffrent beaucoup ?

– J'ai bien cru que je ne pourrais pas le supporter.

À vrai dire, le docteur Rubicondo Loachamin ne lisait pas les romans.

Quand le vieux lui avait demandé de lui rendre ce service, en lui indiquant clairement sa préférence pour les souffrances, les amours désespérées et les fins heureuses, le dentiste avait compris que la tâche serait rude.

Il avait peur de se rendre ridicule en entrant dans une librairie de Guayaquil pour demander : « Donnez-moi un roman d'amour bien triste, avec des souffrances terribles et un happy end. »

Antonio José Bolivar Proano savait lire, mais pas écrire.

Il parvenait tout au plus à gribouiller son nom pour signer un papier officiel, par exemple au moment des élections, mais comme de tels événements ne survenaient que fort sporadiquement, il avait le temps d'oublier.

Il lisait lentement en épelant les syllabes, les murmurant à mi-voix, comme s'il les dégustait et, quand il avait maîtrisé le mot entier, il le répétait d'un trait. Puis il faisait la même chose avec la phrase complète, et c'est ainsi qu'il s'appropriait les sentiments et les idées que contenaient les pages.

Quand un passage lui plaisait particulièrement, il le répétait autant de fois qu'il l'estimait nécessaire pour découvrir combien le langage humain pouvait être beau.

Il lisait en s'aidant d'une loupe, laquelle venait en seconde position dans l'ordre de ses biens les plus chers. Juste après le dentier.

Il habitait une cabane de bambou d'environ dix mètres carrés, meublée sommairement : le hamac de jute, la caisse de bière soutenant le réchaud à kérosène, et une table très haute, parce que, le jour où il avait ressenti pour la première fois des douleurs dans le dos, il avait compris que les années commençaient à lui tomber dessus et pris la décision de s'asseoir le moins possible.

Il avait donc construit cette table aux longs pieds dont il se servait pour manger debout et pour lire ses romans d'amour.

Luis SEPULVEDA, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Métailié, 1992.

SUJET 3 : LA MALADIE DE LA LECTURE

a) Les auteurs

Ce dossier est remarquable du fait que les auteurs des quatre documents proposés sont des romanciers contemporains, même si le document 1, écrit par Pierre Péju, provient d'un texte paru dans une revue littéraire lyonnaise.

Luis Sepulveda est un romancier chilien, Christian Bobin et Louis Calaferte, des écrivains français.

b) La problématique

Bien qu'il s'agisse de textes littéraires, nous laisserons ici de côté ce qui fait habituellement le prix de tels textes : la forme, la qualité de l'écriture, ne prenant en considération que le sens : exercice difficile et paradoxal.

Le thème abordé peut *a priori* surprendre : au lieu de voir la lecture comme une activité positive, gratifiante, hautement désirable, on découvre à travers ces textes qu'elle peut, par une sorte de perversion, quand sa pratique devient excessive, virer à l'obsession, agir comme une drogue, devenir une « maladie »...

c) Proposition rédactionnelle

Il y a mille et une manières d'être lecteur : certains ne lisent que contraints et forcés, par nécessité sociale ou professionnelle ; d'autres sont des lecteurs occasionnels pour qui la lecture est un loisir parmi d'autres ; d'autres enfin, ne peuvent se passer de lire. Pour ceux-là, la lecture est non seulement un plaisir mais une nécessité vitale, voire une obsession malade presque maniaque.

C'est à ces fous de lecture que sont consacrés les quatre textes qui nous sont proposés.

Les documents émanent d'écrivains, ce sont des passages de romans pour trois d'entre eux : texte d'ouverture à *Une petite robe de fête*, de Christian Bobin (1991), monologue extrait du roman autobiographique, *Septentrion*, de Louis Calaferte (1984), présentation du héros de *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, du romancier chilien Luis Sepulveda, traduit en français en 1992. Le premier texte est un passage d'article paru dans une revue littéraire lyonnaise, *Villa Gillet*, en novembre 1994.

Quelle peut bien être l'origine de cette folie de lecture qui habite certains ? Que cherchent-ils si fébrilement et assidûment ? Enfin, comment se manifeste cette passion ?

Les sens paraissent tenir une grande place dans la naissance de cette passion. Pierre Péju qui, atteint lui-même de cette « maladie », tente d'en faire l'anamnèse pense que, dans son cas, l'ouïe serait à l'origine de son amour pour les livres. Les phonèmes de deux mots, pour lui magiques : « librairie » et « bibliothèque » avaient frappé et séduit son oreille dès le plus jeunes âge. Il parle aussi la qualité exceptionnelle du silence qui régnait dans ce lieu quasi sacré qu'était la bibliothèque familiale. D'autres sensations, olfactives mais aussi visuelles et tactiles ont, elles aussi, leur part dans le cérémonial.

Mais Pierre Péju avance d'autres raisons : soudaine illumination, habitude contractée en réaction contre un milieu étranger à la lecture, l'origine sociale du lecteur forcené jouant un rôle. Dans le cas de l'auteur, elle était extrêmement favorable, comme le prouve l'existence dans la maison de son enfance, d'une pièce entièrement consacrée aux livres. Pourtant, le « Vieux » du roman de Sepulveda, né au fin fond de

l'Amazonie, ne sachant pas écrire et lisant péniblement, n'était en rien prédisposé socialement à devenir un lecteur acharné. Il y a donc du mystère dans cette rencontre avec le livre. Christian Bobin y réfléchit aussi sans pouvoir l'élucider. On ne peut que constater. Selon cet auteur, notons-le au passage, l'école n'aurait aucun rôle dans l'éveil de cet appétit de lecture... Mais, pour Christian Bobin, le clivage entre les lecteurs et les autres est plus infranchissable que celui créé par l'argent.

Après avoir tenté d'en déceler l'origine, les auteurs abordent les raisons de cette boulimie de lecture.

Pour l'auteur du texte 1, il s'agit d'une quête presque métaphysique, mystique, d'une tentative désespérée de réduire la disparité du monde, de le ramener à l'Un, au Grand Tout. Pour Christian Bobin, c'est l'inverse qui se produit. L'univers qui formait un tout, éclate, quand l'enfant entre dans la lecture. Pour les auteurs des textes 1 et 2, la lecture n'apporte pas de réponse aux questions qu'on se pose, au contraire. C'est pourquoi le lecteur, inlassablement va, de livre en livre, poursuivant sa quête éternelle. Quant au « Vieux », il ne trouve dans la lecture des romans à l'eau de rose constamment ressassés, qu'un rassasiement de courte durée.

Le narrateur du texte 3 s'interroge lui aussi sur les raisons qui le poussent à lire avec tant de voracité. Pour lui, la lecture accomplit le miracle de mettre en communication, un auteur et un lecteur, par-delà toutes les barrières, temporelles, géographiques, linguistiques. Auteur et lecteur ont en commun la grandeur et surtout les misères de la condition humaine. Pour le personnage qui parle, il faut lire. C'est un credo qu'il formule, une profession de foi exprimée sur le mode injonctif.

Quant à Christian Bobin, il croit déceler un certain masochisme chez ceux qui ont un goût aussi prononcé pour la lecture : solitude et souffrance seraient indissociables de cette activité. On peut alors parler de passion au sens force, celui qui l'apparente au verbe pâtre...

Ce goût forcené, pathologique pour la lecture se manifeste, chez tous, à travers une incroyable boulimie. Tout est bon à qui est atteint de cette rage de lire (textes 2 et 3) même s'il s'agit de nourritures médiocres (texte 4).

On peut lire n'importe où (1 et 3) mais l'acte de lire peut aussi s'accompagner de tout un cérémonial : ainsi les gestes presque ritualisés de l'enfant du texte 1 prenant un livre dans la bibliothèque, ou encore, debout avec les objets du culte, la loupe, la table spécialement construite à cet usage.(texte 4).

Le lecteur doit entrer dans le livre suivant une progression savante : P. Péju et Ch. Bobin comparent le livre à une maison dont on découvre peu à peu, les pièces et les habitants.

Ces quatre beaux textes (littérairement parlant) n'apportent pas de réponse définitive aux questions qu'ils posent. Finalement, même s'ils en éclairent quelques aspects, le mystère reste entier...

II

QUESTIONS

a) Orthographe

Justifiez l'orthographe de « j'(y) eus » et de « (pour peu qu') on sût »

b) Grammaire

Vous étudierez l'usage des pronoms personnels que fait Christian Bobin dans le passage qui commence par « *Les parents sont contents...qui n'ont pas un seul livre dans leur maison.* »

c) Vocabulaire

Vous étudierez les champs lexicaux dans le texte de Pierre Péju.

a) Orthographe

« j'éus » est la forme du passé simple de l'indicatif à la 1^{re} personne du singulier. Quant à la deuxième forme verbale, elle est conjuguée à l'imparfait du subjonctif. L'accent circonflexe qu'elle porte permet de la distinguer de celle du passé simple de l'indicatif (sans accent). À la 3^e personne du singulier, les deux formes sont homophones non homographes.

b) Grammaire

Commençons par évoquer les emplois « normaux » des pronoms :

- quelques tournures impersonnelles : « il faut »,
- ceux qui sont dits « de conjugaison ». Ces formes sujets précèdent le verbe pour en indiquer la personne, la terminaison (ou désinence) ne suffisant par à la différenciation. Exemples du texte : « tu achètes », « tu lis », « tu laisses tomber », « on va », « on fait », etc. Indissociables du verbe auxquelles elles sont accolées, sans accent tonique, ces formes sont appelées proclitiques.
- « le », complément d'objet, reprise anaphorique de « mot ».

Mais il y a aussi des emplois qu'on pourrait dire « stylistiques » des pronoms.

Ainsi, le « vous » et le « tu » sont détournés de leur usage le plus courant.

« Les parents sont contents de vous voir lire ».

Le pronom « vous » renvoie habituellement à la personne à qui l'on parle (si on la vouvoie) ou à plusieurs, qu'on les vouvoie ou non. « Vous » peut représenter plusieurs « tu ». En l'occurrence, il est bien évident que ce « vous » ne se réfère pas directement au lecteur dont on évoquerait les parents. Sinon, on aurait « vos parents ». Le « vous » ici renvoie donc à une pluralité d'individus indéterminés : les choses, en général, se passent ainsi.

D'ailleurs, dans le texte, le « on » prend le relais pour décrire le comportement universel. On sait que ce pronom « on », est étymologiquement une déformation du latin *homo*, homme. Il vaut donc pour tout un chacun. Le texte comporte de nombreuses occurrences de ce pronom indéfini. Dans ce « on », l'auteur peut s'inclure. Ce « on » est donc un « nous ».

Puis, brusque irruption d'un « tu ». Il ne peut s'agir ici d'une adresse directe au lecteur, en forme de coup de poing, du style du fameux « Hypocrite lecteur, qui crois que je ne suis pas toi ! » puisque l'auteur décrit, à travers ces « tu » les comportements du non-lecteur ce que, par définition, ne peut pas être celui qui tient le livre de Ch. Bobin entre ses mains ! En fait, ces « tu » sont des « ils » déguisés. On a affaire à un procédé rhétorique appelé « énullage », c'est-à-dire la possibilité d'employer une forme (en l'occurrence des pronoms personnels) avec une valeur décalée par rapport à leurs emplois

les plus usuels : énalage de personne). Cette utilisation d'un « tu », en quelque sorte virtuel, est courante dans la langue orale, mimée ici par l'auteur.

c) Vocabulaire

Qu'est-ce qu'un « champ lexical » ? Nous le définirons comme un ensemble de mots utilisés pour désigner une personne, une notion, une technique... Cet ensemble constitue un réseau de sens.

Plusieurs champs lexicaux coexistent dans le texte de Pierre Péju. Nous en retiendrons trois :

– celui de la **maladie**, représenté par les mots :

« maladie », « maladivement », « symptômes », « origine du mal », « fiévreuse », « frissonnante » ;

– celui de la **nourriture** :

« se jeter sur », « gibier de papier », « dévorer », « dévoration », « entrailles », « ventre »

– celui du **religieux**, du **sacré** :

« tout était écrit », « révélé », « le bon chemin des mots » (évoque la voie des religions), « sanctuaire », « quête », « quelque chose qu'on ne saurait nommer », « parfait silence » (comme dans une église), « odeur de cire » (évoque les cierges), « interdit », « fascinante », « éclat lumineux », « anges ».